

CHAPITRE IV

La classe de Guilmant. — Nos élèves.

— « Pour ma succession à la classe d'orgue, me dit WIDOR, je « défendrai la candidature de GUILMANT au Conseil supérieur, à la « condition, bien entendu, qu'il vous conserve comme répétiteur ; je « pense qu'il acceptera et se rendra compte des services que vous « pourrez lui rendre en raison de vos habitudes déjà longues dans « l'enseignement spécial de la maison. » — Ce qu'il avait souhaité arriva, et GUILMANT fut nommé. — Au physique, il était aussi différent que possible de WIDOR : petit, replet, teint coloré, longs cheveux et barbe blancs, menus gestes vifs et courts, éloquence moins aisée que celle de son prédécesseur. Il n'en avait pas non plus la culture générale, l'originalité de conceptions, la forme artiste du sens critique ; c'était un homme sachant très bien son métier, d'une foncière probité, archiviste et érudit consciencieux, un laborieux, un honnête homme et surtout un homme excellent. Je devais collaborer avec lui durant quinze années, et, pas un jour, pas une heure, le moindre nuage ne vint troubler les relations d'étroite amitié qui s'établirent entre nous. Cet homme de cinquante-neuf ans, ayant derrière lui une superbe carrière de virtuose, jouissant d'une célébrité justement due aux éminents services rendus à la vulgarisation de l'art de l'orgue par ses concerts et ses écrits, me fit l'honneur de me traiter d'égal à égal, moi qui entrais à peine dans la lice, et me témoigna une confiance que je m'efforçai de justifier dans toute la mesure de mes moyens.

Disciple de LEMMENS comme WIDOR, le nouveau titulaire de la classe ne changea rien à la technique d'exécution ; quelques articulations supplémentaires dans certains Préludes et Fugues de BACH, certains mouvements un peu accélérés, voilà ses apports personnels dans ce domaine. Quant à l'improvisation, il revint purement et simplement à l'enseignement unique des formes requises pour le concours ; ses exemples témoignaient d'un solide métier d'écriture, mais son imagination était incomparablement moins fertile que celle de WIDOR ; héritier plus strict et plus étroit de l'esthétique musicale de son Maître, il parut rétrograde aux élèves que nous avions engagés dans la

voie d'un modernisme plus osé. Aussi, est-ce dans la fugue qu'il put plus aisément déployer ses qualités de savoir; il y donna de judicieux conseils pour la construction des épisodes qu'il voulait entièrement dans le style à imitations progressivement serrées, et dont il soumettait le développement à un plan tonal de marche régulière; la contre-exposition fut supprimée pour les sujets à mutation finale, la pédale de dominante disparut avant l'entrée du « stretto »; elle prit place dans ce dernier pour supporter la strette véritable. Il n'osa pas imposer le contre-sujet conservé, mais il tint à ce que les entrées, soit aux premiers relatifs, soit aux derniers, fussent faites dans les voix intermédiaires. — Pour le thème libre, il avait des idées beaucoup plus vagues que celles de son prédécesseur; c'est là que, discrètement, je dus intervenir. Je m'assignai comme rôle de maintenir la tradition Francko-Widorienne, et les élèves abondèrent dans ce sens avec entrain. Le père GUILMANT faisait bien un peu la grimace à l'audition de certains agrégats plutôt verts; certaines fantaisies rythmiques le firent bien un peu « tiquer », mais au fond, il était libéral et, pourvu que le bon sens y présidât, il admettait fort bien des tendances qui n'étaient pas les siennes : — « Si vous voulez, disait-il en hochant la tête, si vous voulez ! Ça cogne un peu fort, mais c'est intéressant. » — Et, à vrai dire, « ça cognait » souvent ferme; et parfois les idées adjointes au thème principal étaient plus que risquées; dans ce cas, il me regardait malicieusement, semblant me dire : « Etes-vous content ? Ils sont à la page ! » — Je demeurais imperturbable, ayant bien envie de rire, mais me mordant les lèvres. D'ailleurs, l'éclectisme de GUILMANT n'est un secret pour personne; il adorait WAGNER, il admirait FRANCK, il collaborait avec D'INDY à la Schola Cantorum depuis 1892, enfin il fut un des plus ardents défenseurs de *Pelléas* lors de la première représentation de ce chef-d'œuvre à l'Opéra-Comique. Bien des jeunes cependant furent déroutés par la nouveauté audacieuse de cette musique et de la conception théâtrale de la partition. Lui, le vieil organiste, bien qu'ayant été élevé avec autre chose, bien que ses œuvres demeurassent prisonnières de formules d'une scolastique périmée, avait une large compréhension des aspects les plus divers de l'art, et savait fort bien discerner les tendances fécondes de celles qui, au contraire, uniquement attachées à l'originalité voulue des procédés matériels, étaient vouées à la stérilité par l'absence d'idéal nettement défini. — « Singeries », disait-il laconiquement de certaines productions tapageuses aujourd'hui dans le néant...

Professeur, certes, le bon père GUILMANT le fut dans toute l'acception du terme : probité, conscience, désir du fini, il avait ces qualités maîtresses qui font le vrai pédagogue en plus d'un incontestable amour de son métier et d'un grand dévouement à ses élèves. — Son

plus grand mérite fut certainement d'avoir attiré notre attention sur la recherche et l'emploi rationnel des timbres. C'était un coloriste de premier ordre ; il connaissait avec une infaillible certitude la propriété de chaque jeu de l'orgue et les réactions sonores naissant de leurs combinaisons. Bien souvent, après les classes, je l'accompagnais à pied jusqu'à la gare Montparnasse où il reprenait son train pour Meudon ; durant ces promenades, il dissertait à perte de vue sur la question des couleurs qui le passionnait ; sa formidable expérience acquise durant une carrière d'exécutant comme il en est peu, lui permettait de me faire part d'une foule d'observations dont je fis mon profit, et qui me valurent des jouissances auditives dont je garde un impérissable souvenir.

WIDOR, pendant ses six années de professorat n'avait jamais permis que l'on jouât sa musique aux concours. GUILMANT l'y intronisa et, quelques années plus tard, il fit le même honneur à la mienne. Les jeunes d'alors ne se firent pas faute de profiter de cette permission ; les classes étaient à ce moment plutôt encombrées ; six élèves au moins, souvent sept, deux années huit. Si l'on considère la complexité du programme, on verra que le temps était limité pour l'éducation de chaque néophyte. Mais les mœurs de travail intensif instaurées par WIDOR demeuraient en vigueur ; GUILMANT et moi y tenions la main, et la moyenne demeurait d'un niveau très élevé. En dépit de la réelle virtuosité déployée maintenant par les concurrents, le jury continuait à ne guère tenir compte de l'épreuve d'exécution pour accorder ses suffrages à la seule improvisation. Aussi s'agissait-il de maintenir celle-ci à son niveau, et c'est là que je trouvai l'emploi le plus certain de ma fonction officieuse. — Les braves gosses me rendaient les rênes de tout cœur et je ne saurai jamais trop dire combien furent grandes les joies de prosélyte qui me vinrent de cette jeunesse studieuse, ardente, intelligente et pénétrée du sentiment de la beauté du métier qu'elle avait choisi et voulait noblement exercer.

GUILMANT m'avait convoqué chez lui, rue de Clichy, le lendemain du premier concours de sa classe, pour m'entretenir d'une question qui le préoccupait, et que nous avions déjà abordée plusieurs fois depuis sa prise de possession de la chaire d'orgue. Il s'agissait de l'épreuve du plain-chant et de celle de la fugue. Je me rendis donc à son appel et, ensemble, nous convînmes de ce qui suit, après en avoir mûrement discuté. Le contrepoint hybride et formulaire, dont j'ai parlé au début de ce chapitre, disparaîtrait et serait remplacé par le commentaire du chant liturgique préalablement accompagné comme à l'église, non plus « note contre note », mais dans un style plus large, admettant les ornements mélodiques tels que *broderies* et *notes de passage*, les accords étant réservés aux notes principales. Pour la transposition, nous décidâmes d'adopter *sol* comme dominante

commune. Quant au commentaire, nous décidâmes de laisser le choix aux élèves, soit d'un prélude libre bâti sur un ou plusieurs fragments du chant, soit d'un choral figuré dans le style de ceux de Bach. Dans les deux cas, étaient seules admises les gammes modales, à l'exclusion de toute altération, sauf l'accord parfait majeur (ad libitum) pour la finale des 3° et 4° modes. Pour la fugue, le maître me proposa les modifications que j'ai énoncées ci-dessus. Je tentai aussi de faire prévaloir mes idées sur l'improvisation, à deux thèmes dans la forme « Sonate ». — « Il faudrait, me répondit le maître, que le jury don-
 « nât deux sujets, et si vous saviez le mal que l'on a pour en trouver
 « un seul bon !... On n'admettrait pas un second thème du cru du
 « concurrent; on pourrait le croire trituré à l'avance... » — « FRANCK,
 « lui dis-je, avait de cela une intuition certaine, quand à son concours
 « il se servit dans l'improvisation libre du sujet de fugue comme
 « repoussoir. » — « FRANCK était FRANCK et il n'en pousse pas entre
 « les pavés », me répondit GUILMANT. Nul plus que moi n'en était
 convaincu. Nous venions d'accomplir une réforme qui peut sembler
 toute naturelle; mais, pour la faire admettre, il nous fallut, à la ren-
 trée, discuter ferme avec le Directeur, le bon DUBOIS. Personnellement,
 il ne s'opposait pas précisément à ces changements, mais il
 avait peur de son jury. — « Prenez-vous cela sous votre seule res-
 ponsabilité ? » nous dit-il pour en finir : GUILMANT me regarda et
 dit : « Oui, et vous ? » — « Oui certes », répondis-je. — « Alors,
 « messieurs, vogue la galère ! nous verrons en janvier ce que cela
 « donnera. » — Cela donna fort bien, car les élèves, excités par la
 perspective d'une résistance du jury, avaient pioché comme des nè-
 gres et étaient vraiment au point.

Au concours de 1896 et de 1897, la petite manœuvre des mécon-
 tents se renouvela et deux excellents candidats se virent refuser le
 premier prix. GUILMANT, qui n'était pas patient le cas échéant, alla
 trouver le Directeur et le prévint que s'il s'apercevait d'une cabale,
 il irait porter plainte au Ministère... Il était payé pour savoir ce qui
 pouvait bien se passer comme petites intrigues parmi les désenchantés
 de la succession WIDOR; l'avenir nous prouva que le Directeur se
 l'était tenu pour dit.

A la rentrée de 1897, le maître m'annonça son départ pour l'Amé-
 rique à la mi-novembre et m'invita à prendre mes dispositions pour
 assumer seul la charge du cours jusqu'à fin mars; il me faudrait faire
 passer le trimestriel de janvier et donner des notes. Il me fut enjoint
 de signer régulièrement les feuilles de présence et de toucher le trai-
 tement. Cela fut entendu avec le Directeur et le Secrétaire Général.
 J'étais à la fois un peu inquiet d'une telle responsabilité, et ravi de
 pouvoir exprimer sans contrainte mes idées à l'endroit de l'impro-
 visation libre; on allait « en mettre un coup » comme harmonies

modernes. GUILMANT laissait faire, mais n'en raffolait pas; cela allait « cogner ferme » comme il disait, et les élèves enchantés s'en donneraient à cœur-joie... Et ce fut vraiment épique !... — « Gare au trimestriel ! » me disais-je à part moi; « et puis, tant pis ! on verra bien. » Et l'on vit... — « J'ai rigolé comme une baleine, me dit PU-GNO; ils n'ont pas froid aux oreilles vos poulains; des cocasseries, « pire parfois, mais aussi de bien jolies trouvailles, des inventions « d'une vraie poésie; j'ai été pas mal griffé, mais aussi pincé au « cœur; on ne s'est pas embêté un moment. » — Et DALLIER : « Eh ! eh ! le sel, le poivre et le vinaigre, quel remède contre le trac ! » — « Je préfère cela au sirop d'orgeat délayé dans de la guimauve bouillie, mon cher maître, », ne pus-je m'empêcher de lui répondre. — « Et vous avez raison », conclut-il. — « Un peu osé, un peu poussé, mais très intéressant quand même, soupira DUBOIS; il faudrait éviter les excès. » — « La jeunesse jette sa gourme, répondis-je, elle choisira après. » — « C'est juste, mais qu'ils prennent garde tout de même... » — Et il me félicita sur le niveau de la classe. Après avoir quitté la salle, je retrouvai « mes garçons » en proie à une crise de gaieté. — « Qu'est-ce que je leur ai passé entre les dents comme appogiatures », disait l'un d'eux avec un terrible accent alsacien. C'était le « gros SCHMITT », reçu élève l'année précédente, et doué d'un tempérament d'improvisateur exceptionnel. Et, lui répondant dans le même style, un tout nouveau, Félix FOURDRAIN, un débrouillard, un peu gavroche, ripostait avec l'accent parisien : « Qu'est-ce qu'ils ont pris comme harmonies au piment ? Si le patron avait entendu ça, il en aurait... des ronds de chapeau. » — Je crus, pour la forme, devoir les sermonner un peu sur la différence entre l'excès et l'opportunité... Mais, au fond, je riais comme eux de cette remoulade entonnée à haute dose à ces messieurs habitués aux douceâtreries, sources de faciles pâmoisons. Considérant ma mission comme terminée, je voulais les quitter; mais ils m'entraînèrent chez POUSSER où l'on discuta avec entrain sur des questions esthétiques. J'en usais ainsi avec eux, comme WIDOR en avait usé avec nous, avec cette aggravation que j'étais à peine plus âgé que ces jeunes gens et qu'il était vraiment étonnant qu'ils me témoignassent, par ailleurs, tant de déférence, pour ne pas dire plus. En somme, j'en faisais ce que je voulais. Un seul point noir dans mon ciel : j'appréhendais qu'au retour GUILMANT ne fût scandalisé de l'émancipation un peu trop radicale de ses élèves. J'avais compté sur leur incroyable sang-froid. Quand le maître reprit la classe à son retour, ils ne laissèrent rien transparaître de leur nouvelle manière, et refirent des « thèmes libres » bien corrects, pas très adroits, et acceptèrent le plus naturellement du monde les critiques d'antan. Seul, le « gros SCHMITT » grommelait entre ses dents : « Oh ! la barbe ! oh ! la jambe ! »,

aux cadences trop prévues, aux tournures trop banales; heureusement le « père GUILMANT », tout à son affaire, ne l'entendait pas. D'ailleurs, cet alsacien de haute culture intellectuelle, de sensibilité très fine, nanti d'un métier des plus subtils, trouvait le moyen de faire « avaler » au patron des choses fort salées, grâce à l'extraordinaire ingéniosité de la présentation. — « Il est étonnant ! il va trop « loin, mais il vous force à l'écouter; on ne peut rester indifférent « à ces audaces si curieusement amenées; il sait rudement bien la « musique, ce diable-là ! » — Telle était en dernier ressort l'appréciation du maître sur SCHMITT. Eh oui ! il savait la musique, mais il la savait d'une façon tout à fait autre que ceux qui la croient uniquement contenue dans les traités. Son sens critique était d'une rare acuité, en raison précisément de sa culture générale. Au concours de cette année 1898, il inaugura de façon retentissante la série des premiers prix qui, jusqu'en 1911, devait constituer le plus glorieux des palmarès qu'ait connus la classe d'orgue de notre Conservatoire. Il partagea cette récompense avec Charles QUEF, garçon sérieux et travailleur, mais dont la nature était infiniment moins généreuse, qui n'avait pour lui que le métier acquis au prix d'un effort opiniâtre. Sursitaire du service militaire, QUEF était menacé de deux ans de caserne s'il manquait son prix à ce concours. Pris de pitié, le « père GUILMANT » l'avait recommandé à DUBOIS, dont il était d'ailleurs l'élève d'harmonie. Je dirai plus tard comment le maître fut récompensé de son acte charitable : on verra que rien n'est nouveau sous le soleil et que, sous le rapport de l'ingratitude, tous les temps produisent une luxuriante floraison.

— Depuis que WIDOR, en quittant la classe, y avait fait nommer GUILMANT, je servais d'agent de liaison entre eux; c'est dire que je tenais mon cher maître au courant de tout ce qui se faisait dans son ancien cours; nous en dissertions au déjeuner hebdomadaire que je prenais chez FOYOT avec l'illustre titulaire de Saint-Sulpice. De cette collaboration en partie triple sortait une doctrine d'enseignement solidement étayée et qui devait former la plus brillante génération d'artistes qu'ait enfanté notre pays depuis la fin du XVIII^e siècle; c'était la renaissance éclatante d'une école dont la réputation avait été considérable jadis dans l'Europe musicienne; mais alors que les ancêtres avaient été paralysés par des instruments aux mécanismes rudimentaires et, de ce fait, avaient dû emprunter au clavecin le plus clair de leur technique d'écriture et d'exécution, les progrès capitaux de la facture moderne allaient permettre à notre école de se spécialiser complètement et d'affranchir l'orgue des servitudes du « pianisme ». L'intermédiaire permettant l'accouplement des claviers, l'étendue de ceux-ci prolongée, le perfectionnement de la soufflerie, l'enrichissement de la palette sonore, etc., ouvraient aux compositeurs une voie

nouvelle : celle de la symphonie. Tout de suite, et avec une maîtrise éclatante, WIDOR avait illustré le genre d'œuvres propres à exciter l'imagination de ses successeurs. De son côté, GUILMANT, avec moins d'originalité et moins d'audace, prêchait la même esthétique dans ses « Sonates ». Il y eut une violente réaction qui, comme toutes les réactions, dépassa son but : la « voix humaine » fut en abomination : le « trémolo » fut impitoyablement proscrit ; on exagéra l'importance de ces détails et, pour remettre les choses au point, il fallut la publication, par GUILMANT et PIRRO, des « Archives des Maîtres de l'Orgue », qui nous montrèrent le judicieux emploi que nos devanciers avaient su faire de ces moyens d'exception. Ce qui avait tout gâté, c'était la période de décadence du début du XIX^e siècle ; ses erreurs sont assez connues pour que je n'aie pas à insister. Elles se sont d'ailleurs maintenues et prodigieusement exagérées dans l'esthétique de l'orgue de cinéma. Là, le « trémolo » sévit à haute dose ; un son qui ne tremblerait pas serait considéré comme d'une platitude inacceptable. On l'emploie même avec le « tutti », et c'est d'un ridicule hypertrophié. La voix humaine pleurniche, non seulement isolée, mais incorporée à toute sorte de mélanges dont elle affadit ou aigrit la pâte, à en faire lever le cœur. Par des truchements mécaniques, on a trouvé le moyen de cultiver à outrance le « glissando », générateur du mal de mer, et que, pour cette raison, nous ornons d'un qualificatif qui fait nettement image, mais que la bienséance m'empêche d'écrire. Actuellement, il se produit aussi une réaction qui risque d'entraîner ses adeptes dans d'autres excès ; mais, je ne veux pas anticiper ; j'en parlerai en son temps.

Pour en revenir au Conservatoire, de ma collaboration avec GUILMANT je tirais un inestimable profit. Sa vaste expérience, son bon sens, sa science approfondie du métier, et aussi sa sagesse, étaient des guides sur lesquels je pouvais m'appuyer avec le maximum de sécurité. Nous marchions la main dans la main, animés d'une absolue confiance mutuelle, ayant comme ambition suprême l'ascension de notre École, et son rayonnement à l'extérieur. — Je n'ai jamais connu un homme dont l'amitié fût plus sûre que celle de ce maître ; nul ne porta plus haut l'enthousiaste amour de son métier ; il lui voua sa vie et l'exerça comme un sacerdoce. Après WIDOR, et comme ce dernier, il cultiva chez ses élèves la perfection dans la technique instrumentale ; comme WIDOR, il donnait aussi très souvent l'exemple au clavier, et je crois à l'excellence de cette manière de faire. On est bien plus frappé par une telle pratique que par toutes les théories verbales du monde. Ses très nombreux élèves encore vivants peuvent témoigner de la perfection d'un tel enseignement. Chaque année, la consécration officielle en était faite au concours : deux premiers prix en 98, comme je l'ai dit ; un en 99, un en 1900, deux en 1901, un en 1902,

1903, deux en 1904, 1905, trois en 1906, deux en 1907, un en 1908, 1909, 1910 et 1911, (année de sa mort). J'entrerai ultérieurement dans le détail de certains de ces concours, en parlant des lauréats les plus marquants.

En 1902, GUILMANT retourna en Amérique, à Saint-Louis, où il devait inaugurer un orgue énorme; il resta encore absent trois mois et demi durant lesquels j'eus, comme la première fois, la responsabilité entière de la classe. Tout se passa comme précédemment. Au retour, le maître trouva tout le monde en forme et en fut très satisfait. Mais une épreuve amère attendait le cher homme, et ce fut « le scandale de la Trinité ». Je crois équitable de le rapporter, parce que tous ceux qui le connurent alors en furent profondément indignés.

Depuis 1869, GUILMANT était organiste du grand orgue de la Trinité; il y avait succédé à CHAUVET. Très rapidement, par ses nombreux concerts en France et à l'étranger, par sa production, par son renom de professeur, il avait attiré l'attention universelle : sa tribune de la Trinité était devenue célèbre dans le monde. Il aimait son orgue, un beau CAVAILLÉ-COLL, dont cependant il déplorait certaines lacunes dans la composition des claviers manuels. Il déclarait à l'envi que la sonorité de cet instrument était une perfection et que si, de son vivant, on faisait quelque travail dans cet orgue, il s'opposerait avec la dernière énergie à ce que l'on touchât à cette « admirable harmonie ». Or, quelque temps avant son départ pour l'Amérique, il m'annonça qu'il était question d'un relevage, et qu'on attendrait son retour pour procéder à cette opération. Quand il rentra, la chose était faite; et voici ce qui s'était passé : CAVAILLÉ-COLL (Mutin) et MERKLIN étaient en compétition; pour une différence de prix de quelques milliers de francs, le curé donna la préférence à MERKLIN. Il avait réuni, en l'absence du titulaire, une commission qui en avait décidé ainsi... En rentrant, le maître trouva le « travail » achevé. On avait muni d'entailles ses flûtes harmoniques qui avaient perdu tout caractère, on avait durci ses gambes, poussé ses anches, rendu injouable son pédalier par une dureté excessive; en un mot, c'était un désastre. Le pauvre homme, atterré, poussa les hauts cris; et pour protester contre la goujaterie qui l'avait exclu de la consultation, aussi bien que contre le massacre de son orgue, il refusa de signer le procès-verbal de réception. Dépassant les limites, le curé reprocha à GUILMANT d'avoir « des intérêts matériels dans la maison CAVAILLÉ-COLL qui pouvaient rendre son opinion suspecte. » — GUILMANT, l'honneur et la probité incarnés, l'homme juste, franc et loyal, l'artiste au pur idéal, qui avait si souvent prouvé son désintéressement en collaborant bénévolement et de tout son cœur aux œuvres de charité de sa paroisse, GUILMANT, chevalier de la Légion d'Honneur, et pour qui cette distinction n'était pas un vain simulacre, ne put supporter un

tel outrage. Il donna sa démission. Ce chagrin lui causa une blessure qui ne s'est jamais refermée. Son élève, le mien aussi, Charles QUEF, ne craignit pas de mettre son nom au bas du fameux procès-verbal ; il en fut récompensé par la succession au grand orgue de celui à qui il devait ce que j'ai dit plus haut. Mais il l'a payé cher ; le mépris public s'acharna sur lui, le paralysa dans sa carrière et le poursuivit jusqu'à sa mort.

L'infamie du procédé dont venait d'être victime « le père GUILMANT » me révolta ; je résolus de le faire nommer immédiatement organiste honoraire du grand orgue de Notre-Dame dont j'étais titulaire depuis 1900 ; mais pour cela, il me fallait l'assentiment du Chapitre. Je m'en ouvris à mon ami le Chanoine PISANI, fort écouté de ses confrères, et qui me promit de plaider la cause et de faire aboutir l'affaire dans le plus bref délai. Huit jours plus tard, c'était chose faite, et le bon Chanoine m'en prévint le dimanche avant les offices. Le lundi, jour de classe, j'annonçai la nouvelle à GUILMANT devant ses élèves : « Vous êtes organiste honoraire de Notre-Dame ; le « Chapitre m'a chargé de vous prier d'accepter ce titre en protesta-
« tion contre l'injustice qui vient de vous être faite et en hommage
« d'admiration pour le parfait honnête homme et pour le grand ar-
« tiste que vous êtes. A partir d'aujourd'hui, vous êtes chez vous
« dans ma tribune, et je me ferai une joie et un honneur de vous
« céder les claviers aussi souvent que cela vous fera plaisir. » — Très ému et aussi très surpris, le père GUILMANT m'attira à lui et m'embrassa, disant : « Vraiment, je ne sais comment vous remercier ;
« après mon chagrin, je ne m'attendais guère à pareille chose.
« Puisque, si gentiment, vous m'offrez de jouer votre orgue quand
« je voudrai, j'userai de ce privilège souvent, avec toute la joie que
« vous pouvez penser, car votre orgue est celui que je préfère à tous
« ceux de CAVAILLÉ-COLL. » — « Alors, si vous le voulez bien, cela
« commencera dimanche ; préparez ce que vous voudrez, je vous
« servirai de piston. » — Ainsi en fut-il convenu. Au sortir du cours, je l'accompagnai jusqu'à la gare Montparnasse, et, chemin faisant, je lui expliquai l'office du matin et du soir par le menu. Au jour dit, il arriva comme moi bien avant la Grand'Messe ; il avait préparé les deux offices, et tout marcha à souhait. — « J'ai eu un rude plaisir, me dit-il après Vêpres ; évidemment l'orgue de Saint-Louis est grand,
« il a même de très bonnes choses, mais, voyez-vous, sapristi de
« sort ! ça ne pète pas comme celui-ci... Ah ! ce père CAVAILLÉ,
« quel diable d'homme tout de même !... » — Je lui fis part du désir que j'avais de faire ajouter au Récit un plein jeu et un diapason de 8. J'en escomptais un effet à la fois plus gras et plus brillant de ce clavier un peu grêle comparé à celui de Saint-Sulpice. Il m'approuva pleinement. — « Et maintenant, lui dis-je en le quittant,

« il est entendu que vous me renouvellez ce plaisir aussi souvent qu'il vous en viendra la fantaisie, n'est-ce pas ? » — Il me remercia encore et me promit d'en user comme je lui proposais. A dater de ce moment, il me remplaça pendant mes voyages et aussi pendant une partie des vacances. Pour le reste du temps, il fut d'une extrême discrétion. — « Comment va notre orgue ? » me demandait-il à la classe du lundi, quand il était resté longtemps sans me venir voir à ma tribune.

Cette collaboration supplémentaire ne fit que renforcer les liens de notre mutuelle affection ; je fus de ses assidus quand il fit édifier son bel orgue dans sa propriété de Meudon ; je lui avais dédié ma première Symphonie ; il l'avait travaillée en entier et jouée au Trocadéro dans ses séances en petit comité, et en Amérique au cours de sa dernière tournée ; il la joua chez lui dans les concerts qu'il organisa à la fin du printemps. Son souci de perfection dans l'interprétation peut être cité en exemple : il apportait à la traduction exacte de la pensée d'un novice comme moi, les mêmes scrupules et les mêmes soins que s'il se fût agi d'un authentique chef-d'œuvre d'un BACH ou d'un FRANCK. Il m'engageait à écrire pour l'orgue : « WIDOR a eu une riche idée de vous attirer là-dedans ; vous y avez certainement quelque chose à dire qui enrichira la bibliothèque. » — Et, discrètement, il me donnait des conseils, surtout en ce qui concerne la registration. En cette matière, il était merveilleux ; le moindre détail était admirablement justifié ; il se gardait de sacrifier à l'excentricité, aux changements de jeux perpétuels, au clinquant destiné à donner le change ; c'était un raffiné au sens le plus précieux du mot ; il aimait la couleur, mais la voulait strictement à sa place... Il y a loin de cette conception à celle de la lanterne magique qui séduit trop de nos contemporains, surtout à l'étranger. Un jour il me fit cette réflexion : « C'est très difficile d'écrire une pièce entière pour des huit pieds de fonds ; on ne peut sauver la monotonie que par excès de musicalité ; ce n'est pas monnaie courante, et pourtant, cela résiste à toutes les modes, n'étant d'aucun temps. » — J'ai pu vérifier depuis la justesse de cette appréciation : écrire un bel « adagio » pour les huit pieds ne dépend pas uniquement de la volonté, mais bien aussi de cette veine inexplicable que d'aucuns nomment « inspiration ».

*
**

Il me faut maintenant résumer la fin de la carrière de GUILMANT, avant de parler plus spécialement de ses élèves principaux qui furent aussi les miens et qui ont constitué l'école commencée par WIDOR et continuée par nous. En 1909, le maître perdit sa femme ; c'était la plus aimante et la plus dévouée des compagnes. Avec une volonté

peu commune, elle avait aidé et soutenu son mari durant une carrière formidable, prenant à son compte tout le côté matériel de cette activité. On sait que le maître éditait lui-même sa musique; Mme GUILMANT se chargea de la vente et, à cet effet, elle constitua à Meudon un vrai magasin de marchand de musique, correspondant avec la clientèle, effectuant les livraisons, se tenant en rapport avec tous les dépositaires; c'était une besogne énorme, et elle s'en acquitta avec un esprit d'organisation tout à fait exceptionnel chez une femme. De même, pendant les vingt années durant lesquelles GUILMANT donna ses séries de concerts au Trocadéro, Mme GUILMANT fut son unique impresario; et il s'agissait ici d'une entreprise de grande envergure, la salle contenant quatre mille places. On imagine facilement la manutention que cela représente. Grâce à cette aide, GUILMANT eut de très bonne heure une situation prospère. Sa femme lui créa un foyer confortable, lui donna des enfants qu'elle éleva admirablement et dont l'établissement ultérieur fut une réussite. Sa mort causa au maître une douleur dont il ne se releva pas. Il survécut deux ans, sa santé s'altérant de jour en jour. Fin janvier 1911, il cessa sa classe au Conservatoire, m'en laissant la charge. Le mercredi 29 mars, il succombait à une crise d'urémie. Ses obsèques eurent lieu à Meudon le samedi 1^{er} avril. Avec la mémoire d'un grand organiste, d'un artiste d'une rare conscience, d'un érudit et d'un vulgarisateur, il laissait d'immenses regrets. Chacun se plaisait à glorifier aussi le grand honnête homme; et le souvenir de sa bonté, de son affabilité, de sa simplicité restait pour jamais gravé au fond de nos cœurs. Il avait maintes fois et publiquement exprimé le désir et l'espoir que je devinsse son successeur à la classe d'orgue. Il voyait là la continuité d'un enseignement commencé depuis dix-sept ans, et qui avait déjà donné de si éclatantes preuves de son excellence par la formation d'une école d'organistes sans rivale en France et qui forçait l'admiration de l'étranger. L'événement en a autrement décidé... Je ne conterai pas cette triste histoire; je me suis interdit, en ce qui me concerne, toute polémique rétrospective, n'étant pas de ceux qui se complaisent aux regrets stériles du passé. D'ailleurs, la guerre est venue et ce fut l'union sacrée; je la fis avec ceux qui m'avaient combattu, tout comme avec les autres. Enfin, la mort les a couchés au cercueil, presque tous; je leur ai pardonné de tout cœur l'immense chagrin qu'ils me firent alors; certains d'entre eux avaient des « circonstances atténuantes », c'étaient les principaux; les autres ont marché dans le sillage; c'est humain. La paix soit à leurs cendres et le repos éternel à leurs âmes...

*
**

Me voici arrivé à la partie la plus délicate de ce chapitre. En évoquant mes souvenirs particuliers sur les élèves d'alors, dont plusieurs sont à présent des maîtres, je ferai effort pour demeurer aussi objectif que possible. C'est une tâche bien difficile, car il est certain que, dans nos appréciations, la question d'affinité qui résulte des sensibilités individuelles joue un rôle qu'il est presque impossible d'éluider. Et pourtant, si nous étions des sages, nous devrions louer sans réserve la Providence qui a diversifié à l'infini les dons de chaque homme. Pourrions-nous concevoir sans une indicible horreur, un monde où tous seraient pareils ?... La variété des talents n'est-elle pas la cause essentielle de l'intérêt permanent des choses de l'Art ? Est-ce à dire que pour chaque civilisation il n'existe pas un criterium de beauté, si large soit-il ? Il y a toutes chances pour qu'il en soit ainsi, et cela malgré la surprenante rapidité de la faculté qui nous fait admettre ce que nous jugions jadis inadmissible. Le musicien, en particulier, voit avec surprise son oreille s'habituer, dans un temps relativement court, à l'audition d'agrégats, de timbres, de combinaisons contre lesquels elle s'insurgeait de bonne foi avant cette initiation ; l'Art dont le but principal est d' « épater » par la surprise, a maintenant du fil à retordre ; et même les excentricités les plus notoires, si elles nous semblent souvent puérides, n'ont plus le pouvoir de nous rendre quinauds. Pour l'immense majorité, l'émotion intérieure demeure encore le criterium de la musique occidentale, comme valeur intrinsèque ; étant donnée la différence de réaction de chaque être devant les mêmes phénomènes, réactions que le temps modifie à son tour, il y a tout lieu de penser que cette mesure du Beau durera au moins autant que notre civilisation.

Après Alphonse SCHMITT, premier prix d'orgue en 1898, et qui fut un improvisateur libre presque génial, je citerai dans le même ordre Augustin BARIÉ. Il était aveugle et avait été élevé comme moi-même à l'Institution Nationale de Paris. Son premier maître avait donc été Adolphe MARTY ; il en avait reçu une solide formation musicale, et était prêt à faire figure parmi les recrues de notre École. Il n'y manqua point. En 1904, il vint me demander des leçons et fut au point tout de suite. C'était un très grand garçon, d'une intelligence aiguë, artiste dans l'âme, possédant des mains gigantesques capables d'attaquer la onzième, ce qui lui permit de jouer FRANCK sans difficulté. Dès sa première visite, je le jugeai digne de suivre le cours comme élève inscrit. En quelques mois il avait acquis le fond de la technique rationnelle d'exécution. Quant à l'improvisation, il progressa sans discontinuer jusqu'au concours de 1906 où il fut l'un des trois premiers prix. Dire ce que furent nos séances particulières

d'improvisation ne se peut guère par des mots. Dans cette âme sombre, brûlait une flamme ardente; il mettait quelques instants à se chauffer, il semblait s'interroger, puis, tout à coup, la musique jaillissait, émouvante, profonde, sans la moindre prolixité. Je lui donnais parfois, pour le gêner, un thème tout à fait quelconque, un de ceux dont nous disons qu'il n'y a rien à en faire. Avec une habileté déconcertante, il trouvait le moyen, soit de renvoyer le thème au second plan en lui substituant un élément plus caractéristique, soit de faire surgir de nouveaux thèmes d'une cellule de celui imposé; une fois cette opération faite, étant entendu que le thème quelconque était à sa vraie place, il lâchait en rafale sa musique et c'était un enchantement. Harmonie audacieuse, riche polyphonie, élégance de dessin, poésie du détail, telles étaient ses qualités maîtresses. Il improvisait fort bien la fugue, mais préférait de beaucoup le style libre; il dut, en fin de compte, son prix, à la qualité supérieure du thème qu'il improvisa au concours et qui bouleversa le jury. Trois pièces séparées, et surtout une admirable Symphonie qu'il publia ultérieurement, nous parurent les prémices d'une grande œuvre d'orgue. Hélas ! en 1915, au mois d'août, alors qu'il se reposait à la campagne, marié depuis peu, une congestion cérébrale l'emporta à 31 ans... Il était alors organiste de Saint-Germain-des-Prés. Son émule et ami, le « gros SCHMITT », Maître de chapelle de Saint-Philippe-du-Roule, était mort à 35 ans, en 1912, emporté par une appendicite foudroyante... Ce n'est pas sans une profonde émotion que j'évoque ici ces deux figures si attachantes; et quand j'aurai dit que les deux hommes étaient le reflet exact des deux artistes, qu'ils étaient bons, affectueux, enthousiastes et d'une absolue droiture, on comprendra que ne n'aie jamais cessé de les regretter.

Dans la même promotion de 1906 figurait Joseph BONNET; il fut le premier nommé des trois premiers prix de ce concours. Fils d'organiste, son enfance s'était écoulée dans un milieu propice à la réalisation de sa vocation. Pourvu d'une solide culture musicale, il se fit tout de suite remarquer à la classe par un tempérament tout à fait hors pair de virtuose; GUILMANT et moi ne nous y trompâmes pas; il y avait là, pour l'avenir, un artiste de grande envergure, d'une conscience scrupuleuse, d'une probité absolue, doué de la plus noble des ambitions, celle qui consiste à toujours vouloir le mieux; il apportait au cours un travail « brossé sur toutes les coutures », comme me disait GUILMANT. Il devint aussi un excellent improvisateur, au sûr métier, exprimant un idéal d'une grande pureté dans une langue claire et bien choisie. Après le concours de 1905, où il avait obtenu le second prix, il enleva au concours le poste d'organiste de Saint-Eustache devenu vacant par l'accession de DALLIER à la Madeleine en remplacement de FAURÉ. La performance de BONNET fut des plus

brillantes ; et sa victoire ne fit l'objet d'aucune discussion de la part de ses juges. Depuis sa sortie du Conservatoire, il a fourni une magnifique carrière qui l'a placé au tout premier plan dans l'Ecole française. Les caractéristiques de son jeu sont la grandeur, la fermeté de style, la splendeur du toucher, le magnifique legato, l'autorité rythmique, le scrupuleux respect des textes, la sûreté du goût dans la registration. Je crois que c'est lui qui a conservé la plus pure tradition de GUILMANT. Il eut, en France, en Europe, en Amérique, de retentissants succès ; il est maintenant, en pleine forme, en pleine gloire, et c'est un apôtre qui prêche éloquemment par l'exemple. Il recueille dans sa maturité le fruit naturel de la constance de son labeur ; sa réputation est universelle, et le public de tous les pays l'apprécie avec la même chaleur. Il a écrit de nombreuses pièces d'orgue, de facture soignée, d'écriture élégante et, à l'occasion, de réelle poésie. Ses « Variations de Concert » sont un cheval de bataille pour les virtuoses ; et, pour monter ce cheval, il faut être brillant cavalier... Il a beaucoup fait pour la vulgarisation de la musique de l'ancienne école française ; les étrangers les plus notoirement célèbres lui doivent aussi de les avoir bien défendus. J'aurai tracé une esquisse aussi fidèle que possible de cette haute personnalité quand j'aurai indiqué que Joseph BONNET a fait beaucoup de professorat, et qu'il a formé d'excellents élèves ici et ailleurs. Chose plus rare qu'on ne croit chez les organistes, il s'intéresse à la facture de son instrument en homme très averti. Il est chevalier de la Légion d'Honneur depuis juillet 1922.

Le troisième lauréat du premier prix en 1906 fut mon frère René. Croyez, chers lecteurs, que pour vous en parler, il me faut faire un rude effort. La blessure que m'a faite sa disparition ne s'est pas refermée, et c'est le cœur serré et les larmes aux yeux que j'évoque ici sa brève carrière. Il était le dernier né de nous ; moi, l'aîné. J'étais dans ma huitième année à sa naissance ; nous habitions Lille. Par suite de l'infirmité qui me rendait forcément plus sédentaire que mon frère cadet, l'enfance de René, — « Benjamin », ou « Bébé », comme nous l'appelâmes toute sa vie, — son enfance, dis-je, fut entièrement mêlée à la mienne ; je lui appris à parler, à marcher. On mettait son berceau près du piano pendant que j'étudiais. Dans les moments d'agitation, la musique le calmait et le faisait taire ; il chantonna tout de suite juste ; dès qu'il put tenir sur ses jambes, il s'approchait du piano et restait en extase en entendant vibrer les notes qu'il frappait de sa main minuscule. Un peu plus tard, il manifesta des dons qui inquiétèrent ma pauvre mère. « Deux musiciens dans la famille, disait-elle avec mélancolie, ce serait une catastrophe... » En raison de son extrême piété, vers sa huitième année, ma mère songea pour lui à l'état ecclésiastique. Il entra l'année

suiivante au Petit Séminaire de Versailles, dirigé alors par un homme de premier ordre, un saint prêtre, merveilleux éducateur, qui prit l'enfant en affection. Lui, le pauvre gosse, faisait ses études consciencieusement, avait des succès scolaires, mais profitait des moindres occasions pour aller pianoter, surtout pendant les récréations. Le Supérieur, étonné de ses dispositions, ne le contrariait pas, mais craignait pour sa santé physique. Nanti de quelques indications données par le Maître de Chapelle de l'établissement, l'enfant se débrouillait au piano ; mais son attraction invincible était le joli petit orgue construit pour le Petit Séminaire par ABBEY. Je jouai cet orgue le jour de la première communion de « Bébé », et, après la cérémonie, il me dit à brûle pourpoint : « J'ai demandé au Bon Dieu « qu'il permette que tu m'apprennes cela ; et tu sais il était tout « près puisque je venais de le recevoir. Il ne peut pas refuser, n'est-ce pas ?... » Evidemment, c'était l'acte de foi dans toute sa pureté. Il n'en continua pas moins ses études, et ce n'est qu'à sa 16^e année que l'Abbé CARRON, ayant épuisé tous les moyens pour amener son élève à envisager l'entrée ultérieure au Grand Séminaire, écrivit à ma mère pour l'assurer que contrarier la vocation musicale de son fils était chose extrêmement grave et dangereuse. — « L'enfant est pieux, eh bien ! il louera Dieu dans les cérémonies du culte. » — Ma mère, finalement persuadée, décida de retirer mon frère du Séminaire et me demanda de me charger de son instruction musicale. Bien que tourmenté par cette idée d'un début tardif, j'acceptai ; mais à la condition que « Benjamin » se pliât à la discipline austère que j'allais exiger de lui. Si j'avais connu alors l'âpreté de volonté de l'enfant et son extraordinaire endurance au travail, toutes mes craintes se seraient évanouies car, incontestablement, le don y était. Je prévins donc l'intéressé qu'à partir de ce moment il eût à faire exactement tout ce que j'exigerais de lui, et qu'il serait traité comme s'il n'était pas mon frère. — « Réfléchis bien, avant de me donner ta parole, « que j'exigerai plus de toi que des autres, d'abord parce que tu « commences un peu trop tard à mon gré, ensuite parce que tu es mon frère. » — Sans hésiter, il acquiesca. Et pas un jour, disposé ou non, il ne faiblit. Quand j'y pense, je crois rêver...

— Après cinq années d'entraînement intensif dans toutes les branches, GUILMANT l'admit comme auditeur régulier en octobre 1899. Il bénéficia du sursis militaire attaché à ce titre, et fit une année conditionnelle comme hautboïste dans la musique du 32^e de ligne caserné temporairement à Paris. En 1901, il fut admis comme élève et manqua son premier concours, paralysé par un trac terrible. Il eut un second accessit en 1902, retourna volontairement au service militaire à Reims, et reconcourut en 1905, obtenant un second prix. Enfin, en 1906, il partagea le premier prix avec BONNET et BARIÉ.

Je n'avais pu assister au concours, ayant eu, le 18 mai de cette année, la jambe droite brisée dans une chute faite en sortant de donner une leçon. GUILMANT escorté de tous les élèves vint me rendre compte du concours sur mon lit de douleur. L'épreuve avait été triomphale et j'en ressentis une joie intense ; les trois vainqueurs étaient vraiment de magnifiques illustrations de notre enseignement. Bien avant son entrée au Conservatoire, en 1897, mon frère avait été nommé organiste de la chapelle des RR. PP. Dominicains du faubourg Saint-Honoré ; il y acquit la pratique du service d'église. En 1902 il fut organiste de chœur à Notre-Dame-des-Champs ; puis en 1904, il succéda à Camille ANDRÈS comme organiste du grand orgue de cette même église. Pendant dix ans, il fit entendre là, à sa Messe basse de 11 heures, tout le répertoire ancien et moderne de la grande musique d'orgue. Il rompait délibérément en visière avec la tradition de ses prédécesseurs qui n'avaient jamais fait qu'improviser durant cet office. De temps à autre, répondant à son désir, je sautais dans un taxi après ma messe de Notre-Dame et allais jouer « chez ma petite sœur des champs », comme disait mon cher grand gosse de frère. En 1912, nous jouâmes là en collaboration au mariage de la petite-fille de FRANCK. Le curé, l'abbé ARNAL, officia avec une lenteur extrême, nous permettant de donner un vrai récital des œuvres du grand aïeul. « Bébé » était devenu un artiste délicat, d'une sensibilité affinée, épris d'un idéal supérieur ; dans ses savoureuses improvisations, il épanchait une âme de poète demeurée mystique mais sans affectation. Il avait écrit de charmantes pièces d'orgue, une Messe et des motets d'un style sobre et recueilli. Son activité extérieure était considérable et, marié depuis 1903, il s'était fait une belle situation de professeur. Il avait aussi, avec des camarades, créé une maîtrise volante pour aller chanter de beaux offices dans la périphérie de Paris et même en province. Il était donc en pleine activité lorsque la guerre éclata. Dès le 8 août 1914, il fut mobilisé ; il avait 38 ans. Je fus un an sans le revoir, recevant régulièrement des nouvelles expédiées du front. Le samedi 23 octobre 1915, à cinq heures du matin, je fus brusquement réveillé par un carillon à ma porte. J'ouvris et vis entrer un fantôme, couvert de craie des pieds à la tête, et que je ne connaissais pas. Il articula : « c'est moi mon grand... Un bain ! » puis retomba dans le mutisme. Pendant l'ablution, ma servante lui prépara le lit de mon fils dans la chambre voisine de la mienne. Il s'y jeta en me disant : « pardon mon vieux ! » et ne bougea plus. Une demi-heure plus tard, j'entrai dans la chambre pour m'assurer que rien ne manquait. Mon frère avait quitté le lit et ronflait à poings fermés sur le plancher. Il dormit ainsi douze heures d'une traite. Puis, tout à coup, il eut un soubresaut : « Alerte ! aux armes ! » cria-t-il en se redres-

sant. Il demeura stupide de se voir dans cette chambre. « C'est vrai, je n'y suis plus ! », dit-il en me regardant ; et il reprit ses esprits, me contant la bataille de Champagne dont il sortait. Depuis la Marne, il était passé au travers de tout sans une blessure. Pendant ses dix jours de permission, la musique reprit ses droits. Chaque jour nous allions ensemble à son orgue où nous passions des heures en compagnie des grands ancêtres. Il avait repris sa bonne humeur ; de nouveau sa délicieuse nature se faisait jour dans des réparties spirituelles, dans des aperçus judicieux, dans des évasions poétiques. Brutalement jeté dans l'enfer où l'on mourait et où l'on tuait, il était rendu à sa vie normale et ne pouvait s'empêcher d'en exprimer le délice à chaque instant. — « J'ai laissé au Trou Briquet l'âme d'assassin que ces misérables m'ont faite ; et j'ai retrouvé ici la mienne, la vraie, toute neuve ; c'est à n'y pas croire... » — Et ces dix jours passèrent comme un éclair ; le 31 au matin il me quitta pour l'Alsace. Je ne devais plus le revoir. — En Suisse, où je partis en juillet 1916 pour aller faire soigner mes yeux, je recevais régulièrement chaque semaine son courrier ; il m'y contait les péripéties de la formidable convulsion à laquelle il assistait comme acteur. En 1917, mon fils tombait en Champagne à 17 ans et demi. — « Je fais la guerre maintenant, non seulement pour la France, mais pour venger le pauvre gosse ; sois tranquille, je me battrais pour moi et pour toi. » — Le 30 avril 1918, je reçus sa dernière lettre m'annonçant sa croix de guerre avec la magnifique citation qui l'avait motivée. Le 29 mai, parti à l'attaque avec des camarades volontaires comme lui, il fut porté disparu. Six semaines plus tard, je reçus une lettre de son capitaine m'apprenant sa mort. Il avait été foudroyé par un gros obus autrichien, et s'était littéralement envolé en fumée vers le ciel. On n'en retrouva rien. Sa tombe, je l'ai creusée en moi-même et c'est là que, depuis 17 ans, je le pleure. Un de ses compagnons d'armes, qu'il aimait tendrement, âme d'élite fidèle au souvenir, m'a apporté en mai dernier le manuscrit d'une messe écrite au front par mon cher disparu. Cette messe à voix égales fut composée pour une Maîtrise de poilus qu'il constitua avec ses camarades, et qui chantait des offices dans des églises en ruines ou dans des bois bombardés. Lisez ce passage d'une de ses lettres, vous aurez une idée exacte de sa foi : « Le Vendredi Saint, nous avons fait le Chemin de la Croix dans un bois. Les marmites pleuvaient autour de nous, tout craquait ; l'enfer, quoi ! Pas un homme n'a été touché... » — Il avait refusé de monter en grade ; son escouade l'adorait comme d'ailleurs toute la compagnie ; « le petit caporal » était son surnom. — « S'il était de ce monde, qu'en dirait notre cher vieux bonapartiste de père ? » me disait-il durant sa permission... Ce qu'il convient que je dise, c'est que, jus-

qu'à la mort de mon pauvre petit, mon frère fit la guerre sans haine, l'acceptant comme le plus terrible et le plus austère des devoirs. La fin dramatique de son neveu, fauché à la fleur de l'âge, l'exaspéra. Ses dernières lettres expriment une rage contenue, mais décidée à éclater à la première occasion. C'était le meilleur tireur de sa compagnie ; son capitaine m'assura qu'à dater de fin 1917, il rechercha les possibilités d'exercer sa terrible adresse, et qu'hélas ! il y réussit souvent... Se rend-on compte de ce que ces jeunes gens, élite intellectuelle de notre pays, dont l'éducation spirituelle était le fruit de quarante-quatre années de paix, ont pu souffrir, livrés sans transition aux instincts de la barbarie la plus féroce ? En y songeant, et je ne fais que cela depuis vingt-et-un ans, je frissonne au plus profond de l'être. Et quand je pense qu'à présent il en est qui voudraient qu'on oublie !... Quand je réalise qu'il leur est odieux qu'on en parle, je me demande de quelle matière inconnue, de quel innommable limon sont faits ceux-là...

— Qu'on veuille bien m'excuser d'être si loin de mes souvenirs purement organistiques, mais j'en ai gros sur le cœur. Je n'ai déversé ici que le trop plein, gardant pour moi le principal ; ayant à parler de mon frère, qui fut aussi mon fils spirituel, je n'ai pu m'empêcher de dire ce que j'ai dit, sa silhouette d'artiste et d'homme formant un tout indissoluble. Les lecteurs qui l'ont connu le sentiront sans doute revivre à travers ces lignes ; mon plus cher désir est que les autres, comprenant à quel sentiment j'ai obéi en rendant à mon frère ce double témoignage, se fassent de sa personnalité artistique et humaine une idée juste. Il s'est battu, il est mort pour la défense d'une civilisation qu'il jugeait intangible, la civilisation française. Gloire aux mânes de ses martyrs !

— Fin juillet 1896, alors que nous passions une quinzaine en villégiature chez des amis à Saint-Valéry-en-Caux, la curiosité nous vint à mon frère et à moi de voir l'orgue de l'église. C'était un très vieil instrument, composé d'étrange manière avec un Récit incomplet et un pédalier à la française. « Rien à faire ici ! » telle fut notre opinion, non sans une pointe de regret. Le dimanche suivant, assistant à la Grand'Messe, nous eûmes la surprise d'entendre à l'Offertoire, la petite *Fugue en sol mineur* de J.-S. BACH — d'exécution délicate, et nullement à la portée du premier venu — jouée à la perfection, avec un excellent legato, une articulation précise et dans le vrai mouvement. Très intrigués, nous nous enquîmes du nom de l'organiste ; pour toute réponse, on nous conseilla de l'attendre au bas de la tribune. Nous en vîmes descendre un homme atteint d'une légère claudication suivi d'un petit garçon en costume marin, joli visage, regard clair, doux et intelligent, allure vivante mais sans nulle effronterie. Je m'avançai vers le Monsieur, me nommai et demandai

qui avait joué l'Offertoire : « Mon fils », me répondit mon interlocuteur.

— « Ce gentil petit homme ? » — « Oui, cher Monsieur » ; — « Quel âge a-t-il donc ? » — « Il vient d'avoir 10 ans. » — « C'est stupéfiant, incroyable ! pas une erreur, et un rythme impeccable ! avec cela le pédalier français ! c'est inouï. » — Je demandai au père la permission d'embrasser l'enfant ; il s'était tenu légèrement à l'écart pendant ce court colloque. Son père l'appela, je le félicitai et l'embrassai au front. Il rougit en apprenant qui j'étais, et me regarda avec une expression empreinte de respect et de curiosité.

— « Je donne en septembre un concert à Rouen, sur l'orgue que « KRICHER vient d'y monter ; voulez-vous y venir et m'amener cet « enfant extraordinairement doué et qui sera un grand organiste s'il « suit la bonne voie ? » — « Avec plaisir, cher Monsieur ; je suis très flatté de votre appréciation sur mon fils et très honoré de l'attention que vous lui accordez ; je suis moi-même organiste à l'Immaculée-Conception d'Elbeuf, et élève de GUILMANT. » — Ainsi fis-je la connaissance de Marcel DUPRÉ et de sa famille.

Outre le concert de l'Exposition, je donnai à Rouen une séance intime sur l'orgue prestigieux de Saint-Ouen. Marcel DUPRÉ assista aux deux auditions et m'y tira les jeux avec une précision d'autant plus remarquable que, puisque je jouais sans musique, il lui fallut se rappeler par cœur les changements de jeux très nombreux et très délicats des programmes. C'était la musique même que ce petit homme ; sa curiosité en éveil ne perdait aucun détail, et les réflexions qu'il me faisait me remplissaient de stupeur et d'admiration. L'année suivante, il était nommé organiste de Saint-Vivien à Rouen ; il avait onze ans ; c'était certainement le plus jeune organiste de France, sans doute du monde... Et pourtant, il restait un enfant... Voici une anecdote qui le démontrera péremptoirement. L'orgue dont il venait d'être fait titulaire, construit par KRICHER et BOUILLIOUX de Rouen, devait être inauguré par GUILMANT. L'usage veut que l'organiste en titre joue le premier, le jour d'une inauguration. Pour ne pas vieillir leur fils, ses parents, très justement, désiraient qu'il s'habillât ce jour-là en marin, comme tous les autres dimanches. Lui, s'était mis dans la tête de porter un vêtement d'adolescent, y compris le pantalon long. La discussion était ardente, les deux parties tenant bon. Enfin, à bout d'arguments, le petit Marcel se planta devant son père, et d'un ton décidé : « Eh bien ! je m'habillerai en marin si GUILMANT s'habille en militaire... » — Il céda cependant à ses parents qu'il adorait, et joua avec crânerie le *Prélude en mi mineur* de BACH comme pièce d'entrée.

GUILMANT, à qui je parlai de l'enfant, m'exposa pour lui son programme d'études ; c'était la sagesse même. D'abord, du piano d'une

manière intensive, puis de l'écriture et de l'orgue. Quand le maître jugea la chose possible, il engagea son jeune disciple à se présenter à une classe de piano au Conservatoire; Lazare LÉVY le prépara, le fit entrer chez DIÉMER, et le fit travailler en particulier pendant tout son séjour dans ce cours. Le jeune DUPRÉ en sortit avec un beau premier prix. C'est alors qu'il vint me demander des conseils d'improvisation. Son entraînement fut chose aisée, car ce garçon, doué comme je l'ai dit, était doublé d'un travailleur acharné. Il avait le sentiment inné que plus on est doué plus il faut travailler pour donner le maximum de rendement à ce que la nature a mis en vous. En Octobre 1906 il entra comme élève chez GUILMANT. Je le chauffai ferme, certain qu'il pouvait décrocher son prix dès le premier concours. Le résultat dépassa tout ce que j'avais prévu; et ce concours, le plus fameux que j'aie entendu au Conservatoire, vaut d'être conté par le menu. Marcel DUPRÉ fut le premier qui, payant d'audace, improvisa sur le chant liturgique un canon complet entre soprano et basse à la quarte inférieure, les deux voix intermédiaires exécutant un contrepoint de troisième espèce d'un dessin hardi, musical, bien que le plus conjoint possible; dès cette prouesse, je sentis sa cause gagnée. Sa fugue donna l'impression d'une fugue écrite; il osa conserver le contre-sujet qu'il laissa à sa place régulière, même pendant les entrées de sujet et réponse dans les voix intérieures; sa strette fut un chef-d'œuvre de sang-froid et d'habileté. Son sujet libre fut plein de poésie, avec un ingénieux développement central et une rentrée tout à fait imprévue et saisissante; à la fin il trouva aussi un joli canon. Enfin, il exécuta avec une virtuosité étourdissante, le final de la *Sonate en La*, de GUILMANT, pièce d'une redoutable difficulté, semée de pièges à loups et dont la partie de pédale, en particulier, comportait des traits terribles.

— « As-tu eu le trac ? » lui demandai-je pendant la délibération du jury.

— « Un peu, surtout en commençant », me répondit-il avec cette même timidité qu'il avait neuf ans auparavant au moment de Saint-Vivien.

— « Eh bien ! mon cher gosse, je t'assure qu'on n'en a rien pu voir; tu as été formidable; tu vas voir d'ailleurs ! » — « Vous croyez ? » — « Je ne crois pas, je suis sûr. » — Le jury délibéra plus longuement que nous ne le pensions; il rentra en séance, et Marcel fut premier nommé avec félicitations du jury et à l'unanimité. Son camarade Paul FAUCHET partagea son prix à sept voix; Alexandre CELLIER eut un second prix. Les promotions glorieuses continuaient avec éclat. PUGNO m'expliqua les lenteurs du jury à se décider. — « Ce bougre de DUPRÉ a faillit f..... tout le concours par terre; après le plain-chant, nous étions fixés; la suite n'a fait que nous confirmer dans notre opinion. En dernier ressort, étant donné

« le niveau si élevé de la classe et la tenue du concours des deux autres lauréats, nous nous sommes décidés aux récompenses que tu sais ; c'était juste ; mais, tout de même, quel bonhomme que ce DU-PRÉ ! il ira loin ! » — Il est allé fort loin, en effet. Très rapidement il se produisit en public, d'abord en province, ensuite à Paris. Son retentissant concert chez GAVEAU, en mars 1912, est présent à toutes les mémoires ; ce fut un triomphe. L'hiver de 1918-1919, il joua en dix concerts, tout l'œuvre de BACH pour orgue et par cœur. Les années suivantes, il rejeta tout BACH au Trocadéro ; il fit des tournées à l'étranger, en Angleterre, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Rhénanie, partout où l'on joue de l'orgue en Europe. Il a fait l'an dernier la cinquième de ses très brillantes tournées en Amérique. Voilà pour le virtuose. — Le compositeur eut en 1909 le premier prix de fugue dans la classe de WIDOR, puis en 1914 le Grand Prix de Rome comme couronnement de son séjour à la classe de Composition du même maître. — Son œuvre d'orgue est fort importante, quantitativement et qualitativement : Trois *Préludes et fugues*. — classiques maintenant, — trois *Symphonies* dont une avec orchestre, une *Ballade* piano et orgue, quatorze *Versets* de Vêpres, une *Suite Bretonne*, un « *Chemin de la Croix* », des *Variations sur un Noël*, soixante-dix-sept *Chorals* pour l'éducation des élèves, un *Traité d'improvisation*, une *Méthode d'Orgue*. Il fut mon « Assistant » à Notre-Dame, — comme on dit en Amérique, — de 1914 à 1923. — Il a succédé à GIGOUT comme professeur d'Orgue au Conservatoire en février 1926, et à WIDOR au grand orgue de Saint-Sulpice en janvier 1934. Il est Officier de la Légion d'Honneur depuis la promotion de janvier 1936.

*
**

Paul FAUCHET, le second des vainqueurs de 1906, est aussi un enfant de la balle. Son père était Maître de Chapelle de Notre-Dame de Versailles, sa mère cantatrice. Je le fis travailler tout jeune chez un de mes élèves amateurs qui habitait la ville du Roi-Soleil et possédait un charmant petit orgue d'ABBEY racheté plus tard par PLEYEL. C'était une nature très différente de celle de Marcel DUPRÉ. Extrêmement vivant, espiègle même, c'était la gaieté juvénile traduite par un constant éclat de rire. Délicieusement musicien, il fit de très rapides progrès et acquit une forte culture comme instrumentiste et en écriture. Le souvenir de ses leçons me reste très cher. A la classe de GUILMANT, où il entra en 1903, il ne tarda pas à prendre rang parmi les espoirs des futurs premiers prix. Son concours final fut excellent ; il y affirma un beau métier, une grande netteté de pensée, une belle tenue musicale s'exprimant dans un style sobre et châtié. Son épreuve d'exécution fut celle d'un instrumentiste très sûr, payant comptant

sur toutes les notes, et à qui l'on n'en fait pas accroire. Premier prix d'harmonie, d'accompagnement au piano et de fugue, il s'orienta vers le professorat. Il est maintenant titulaire d'une chaire d'harmonie dans notre École Nationale de la rue de Madrid, et ses élèves y obtiennent de grands succès. Depuis de longues années, il est Maître de Chapelle de Saint-Pierre de Chaillot; sous sa direction, sa Maîtrise s'est classée parmi les meilleures de Paris. Il n'a pas fait carrière de virtuose, consacrant son activité à des recherches sur la technique de l'harmonie, du contrepoint, de la fugue et de la composition. Il a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur en juillet 1934. Je l'ai revu tout dernièrement ; les années n'ont pas altéré son caractère enjoué, sa bonne humeur ; nous avons évoqué ensemble les souvenirs d'un passé déjà lointain, et nous avons constaté que ces souvenirs demeurent vivaces. Ce fut une fraîcheur surgissant dans nos existences plutôt ardues. On savoure ces rares haltes qui reposent (1).

Je n'ai pas cru devoir parler de mes élèves dans l'ordre chronologique, préférant une présentation en zig-zag, au gré d'une fantaisie arbitraire. Je reviens donc en arrière pour parler de Nadia BOULANGER.

Elle avait onze ans quand ses parents me confièrent sa première éducation organistique ; bien que de taille normale pour son âge, elle avait de la peine à atteindre le pédalier. Quelle extraordinaire petite fille ! Née d'un père professeur de chant au Conservatoire et d'une mère russe, cantatrice douée d'un superbe contralto et aussi d'une pénétrante sensibilité, elle annonça dès la prime enfance des dons musicaux tout à fait exceptionnels.

Guidée par son père, elle entra dans la classe de solfège du Conservatoire, dès que son âge lui en permit l'accès. Elle suivit ensuite, d'abord comme auditrice, ensuite comme élève, la classe d'harmonie de CHAPUIS.

C'est à ce moment qu'elle me fut confiée pour l'orgue. J'ai gardé un souvenir émouvant de ce que furent ces leçons. Cette petite fille sérieuse, intelligente, d'une effrayante précocité d'intuition, devinait à l'avance tout ce que j'allais lui dire, par enchaînement logique des faits ; je n'avais jamais à lui répéter une observation ni pour l'ensemble, ni pour le détail ; elle enregistrerait avec un petit air satisfait ce que je lui apprenais, l'ayant pressenti sans se tromper ; aussi, quel temps gagné pour la pratique ! Dès qu'elle eut son prix d'harmonie, elle entra à la classe d'orgue. Son concours en 1905 fut un succès éclatant. Son épreuve d'improvisation libre, en particulier, révéla non seulement une musicienne d'un tempérament extrêmement original et personnel, mais une artiste au vrai sens du mot, sachant

(1) Paul Fauchet est décédé en 1937.

allier la générosité inventive de son imagination à un sens exact de la proportion, ce qui est si rare. Elle eut de savoureuses trouvailles harmoniques et laissa l'auditoire sous le charme d'une réelle poésie. Elle était dans sa dix-huitième année... Aux vacances qui suivirent, et que je passai avec ma famille à Gargenville, elle vint nous visiter quelques jours ; pendant les longues promenades que nous faisions le soir dans la campagne, je fus frappé de sa conscience esthétique et du sens philosophique avec lequel elle dissertait les choses de l'art. Ses conceptions élevées, son enthousiasme si nettement justifié révélaient une maturité tout à fait hors de proportion avec l'apparence extérieure de cet être si jeune ; j'en demeurais confondu. Elle eut l'année suivante, le premier prix de fugue (elle avait travaillé avec FAURÉ) ensuite le premier prix d'accompagnement au piano ; enfin, en 1908, le premier second grand prix de Rome ; c'était la seconde fois que cette récompense était décernée à une femme ; Hélène FLEURY avait ouvert la série. Elle sembla devoir alors fournir une grande carrière de compositeur ; je persiste à affirmer qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour cela. Mais les circonstances vinrent changer le cours de sa destinée ; on sait avec quel dévouement elle présida à l'éclosion et à la formation musicale de cette étonnante enfant que fut sa sœur LILI. En liaison avec Georges CAUSSADE et le regretté Paul VIDAL, elle l'achemina vers le concours de Rome ; en 1913, LILI sortait triomphante de l'épreuve et décrochait le prix. En dépit de la résistance obstinée de l'Institut, elle forçait la porte de la Villa Médicis ; c'est dire ce que fut ce concours. Alors, NADIA, renonçant à sa carrière personnelle, se voua avec ferveur à celle de sa sœur. On sait ce qu'il advint par la suite : le 16 mars 1918, Lili BOULANGER succombait, dans la fleur de la jeunesse, à un mal qui la minait depuis sa petite enfance. Avec une piété à la fois fraternelle et maternelle, NADIA n'a cessé de mettre tout en œuvre pour la diffusion de l'œuvre musicale déjà si considérable et si diverse de sa cadette ; c'est le but principal de sa vie ; le professorat a absorbé le reste de son activité ; elle l'a pratiqué et le pratique encore sur une large échelle. Pendant la guerre, elle fut le principal artisan de la fondation Américaine de l'« Aide aux Artistes », qui soulagea tant de misères connues ou cachées en ces temps d'horreur. L'an dernier, tardivement à mon sens, le Gouvernement français s'est décidé à épinglez le ruban rouge sur la poitrine de cette femme qui honore l'Art français depuis un quart de siècle.

Alexandre CELLIER, premier prix d'orgue de 1908, est une personnalité aux aspects multiples, virtuose, improvisateur, compositeur, érudit, fin lettré de grande culture générale. Avant de me demander des conseils et d'entrer au Conservatoire, il avait travaillé avec DALLIER, mon ami de toujours, et qui vient de disparaître. Personnalité

musicale des plus raffinées, CELLIER était également doué pour la technique instrumentale et pour l'improvisation. Il fut pendant deux ans un très brillant sujet, et son concours de premier prix reste l'un des meilleurs de la période d'enseignement de GUILMANT. Depuis son succès d'école, l'organiste du Temple de l'Etoile s'est conquis une fort belle réputation de concertiste en France et à l'étranger ; à Paris, on l'a très souvent entendu, soit en soliste, soit avec l'orchestre ; il collabore comme accompagnateur, avec Gustave BRET, le directeur et chef d'orchestre de la « Société BACH », aux exécutions que cette phalange donne chaque année des chefs-d'œuvre du Cantor. CELLIER a enrichi la bibliothèque moderne de l'orgue de fort belles compositions d'une esthétique élevée et d'un tour très personnel. Enfin, son activité s'est exercée également dans le domaine de l'érudition : il a publié d'abord un petit volume sur l'orgue et la registration ; puis, tout récemment, un ouvrage très important, en collaboration avec BACHELIN, traitant de façon judicieuse et approfondie la question de l'orgue et des organistes anciens et modernes. Instructif par le fond, cet ouvrage écrit avec une élégance raffinée est d'une lecture des plus agréables. Si j'ajoute qu'Alexandre CELLIER a édité une version française des textes des Chorals de BACH, j'aurai tracé de ce charmant et subtil artiste une silhouette aussi exacte que possible ; j'en pourrais dire plus long ; mais CELLIER est un modeste et pourrait s'effaroucher ; néanmoins je crois que ces lignes le situeront parmi les artistes de grande classe. Il y fait belle figure (1).

Georges JACOB est aussi le descendant d'un musicien ; son père était organiste de Saint-François-de-Sales et avait fait ses études à l'école Niedermeyer. C'est dans le même établissement que le jeune Gerges reçut son premier enseignement musical ; puis il entra au Conservatoire, chez PESSARD pour l'harmonie, chez GUILMANT pour l'orgue, puis chez WIDOR pour la composition. Bien doué, garçon sérieux et travailleur, il fit très bonne figure dans ces cours, mais se distingua particulièrement à l'orgue. Il acquit là une solide technique dans toutes les branches et fut très justement récompensé d'un beau premier prix. GUILMANT qui l'aimait beaucoup l'encouragea à se produire comme virtuose, et patronna les concerts qu'il donna à la Schola Cantorum et au Trocadéro dès sa sortie de la classe. Depuis, il a fourni une excellente carrière de concertiste, laissant partout où il a passé, la réputation d'un artiste consciencieux, au style sobre et respectueux des textes, mettant son beau talent au service d'un idéal élevé. Il fut tout d'abord organiste de Notre-Dame-de-la-Gare, puis obtint son poste actuel d'organiste et Maître de chapelle de Saint-Ferdinand-des-Ternes ; là, depuis de longues années, il fait connaître le

(1) Alex. Cellier a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1936.

grand répertoire à un public nombreux durant ses messes basses. Il a succédé à Joseph BONNET comme organiste de la « Société des Concerts du Conservatoire », poste occupé jadis par GUILMANT. Il a été, en France, le premier vulgarisateur de la musique d'orgue par T. S. F. En une longue série de récitals donnés durant cinq ans dans son studio de la rue Raynouard, diffusés par les P. T. T., il a fait entendre une grande quantité d'œuvres anciennes et modernes. — Sa contribution à la production contemporaine pour orgue, consiste en une *Suite Bourguignonne*, pièces pittoresques commentant une série de petits tableaux de la vie champêtre dont le canevas littéraire lui a été fourni par Maurice LÉNA ; une *Symphonie*, une série de pièces séparées, enfin, des reconstitutions de pièces anciennes. JACOB est un modeste qui n'aime pas que l'on parle trop de lui ; cependant, j'ajouterai qu'il s'est adonné avec succès au professorat, formant ses élèves à la saine tradition, avec un scrupule digne d'éloges ; son activité s'exerce aussi dans le champ de la solidarité confraternelle : il est vice-président de l'« Union des Maîtres de Chapelle et organistes », et apporte dans l'exercice de cette délicate fonction un zèle dont on doit lui être reconnaissant. Je ne puis terminer cette esquisse sans dire qu'il est le plus sûr des amis, ni sans signaler qu'il a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur à la promotion de juillet 1928.

Félix FOURDRAIN fut le comique de la bande. De sa famille, très pauvre, l'unique ressource matérielle était le traitement du père, chantre à l'église du grand Montrouge et de santé plus que débile. Le petit Félix connut dès l'enfance les duretés de la vie. Très doué pour la musique, il aida son père, dès qu'il put se débrouiller sur l'harmonium, en tenant cet instrument aux petites classes du casuel, aux catéchismes, au mois de Marie, etc... Ces épreuves prématurées auraient dû le faire se replier sur lui-même, assombrir son caractère, que sais-je ? Leur amertume glissa sur lui comme de l'eau sur les plumes d'un canard, non qu'il manquât de cœur, certes, mais la nature l'avait fait « Gavroche » et la nature fut la plus forte. Après un court séjour à l'école Niedermeyer, où il fit des études musicales assez sommaires, sa mère me demanda de me charger de lui. Je lui fis retravailler toute l'écriture, et l'entraînai à la pratique du piano et de l'orgue. C'était le « facilliste » dans toute sa splendeur ; en trois ans, il fut capable d'entrer chez GUILMANT. Il y passa un an comme auditeur et deux comme élève ; la dernière année, absorbé par la tâche écrasante de subvenir à l'entretien de sa famille, — le père étant hors d'état de travailler, — il négligea considérablement son travail. De janvier à juin, il joua en tout *Prélude, Fugue et Variation* de FRANCK qu'il apportait fragmentairement aux classes d'exécution ; et il trouva le moyen de faire avaler cela au père GUILMANT ! — « Mais ! lui disait ce dernier, sapristi de sort ! je crois bien que vous

avez déjà joué cela à la dernière classe ? » — « Oh ! cher Maître, la dernière fois, je n'ai joué que le Prélude, je n'avais pas eu le temps de mettre la Fugue au point. » Et, en « séchant » quelques classes, il arriva à l'examen d'admission au concours, où il joua le Choral 34 « In dir ist Freude » et fut admis. Il eut le premier prix en juillet avec... *Prélude, Fugue et Variation*. — Il ne fit pas carrière de virtuose. Il devint organiste et Maître de Chapelle de Sainte-Elisabeth. Voici en quels termes il m'incita à venir voir son orgue : « Jeudi, à midi, je secoue la commode pour une première ; venez « donc voir ça, puisque le dimanche vous êtes ficelé. Mon bastringue « est flambant neuf : j'ai remplacé les vergettes cassées par des fils « de fer, ça marche... Le père CAVAILLÉ en baverait ! J'ai un plein- « jeu qui grésille comme du sel sur une poêle à frire et un jeu de « mouche à viande » unique dans la Babylone moderne... » — Il s'agissait de la « Voix humaine ». — Le passage de ce fantaisiste dans cette paroisse fut homérique. Quand il était à court de musique, — et cela lui arrivait souvent, — il chantait des motets improvisés avec vocalises, qu'il s'accompagnait avec des harmonies « sévères », « pour faire contraste », disait-il en gouaillant ; et il attribuait ces élucubrations aux auteurs les plus variés : *Tantum ergo* de Paul DÉROULÈDE, *Ave verum* de Scipion Lengourdi, *O salutaris* de Alonzo Bistro, etc., etc... Il avait une façon quasi simiesque de parodier l'improvisation des organistes dans de savoureux « à la manière de.. » Mais il fit mieux : durant deux saisons il mystifia le public des Concerts-Touche, à qui il fit ingurgiter sous les étiquettes les plus diverses, toute une série de pastiches improvisés ; jugez-en l'humour par quelques titres : *Heures violettes* et *Le plus que vif* de DEBUSSY ; *la Girafe et le Crocodile* de SAINT-SAËNS, *Sites olfactifs* de RAVEL, *Idylle algébrique* de Vincent d'INDY, plus un nombre respectable de pièces pseudo-anciennes de toutes les écoles avec noms faisant image et dates justificatives... Mais l'événement fit tourner court cette carrière facétieuse ; un acte qu'il écrivit en collaboration avec CHOUDENS, *La Légende du point d'Argentan*, lui ouvrit les portes de l'Opéra-Comique ; dès lors, il abandonna l'orgue, et même sa situation à Sainte-Elisabeth, pour s'adonner uniquement à la composition. Quatre nouvelles partitions lyriques, et un certain nombre de pièces d'orchestre sortirent de sa plume et, tout en connaissant des fortunes diverses, assurèrent son existence. Celle-ci fut prématurément brisée en octobre 1925 ; il avait 45 ans. Nous avons tous regretté ce joyeux drille, bon enfant à la gaieté exubérante et intarissable, type achevé du « titi » parisien qui avait le don de dérider les plus moroses...

Avec Ermend BONNAL, nous regagnons les sphères élevées. Voilà un musicien des plus personnels, un poète ému par la nature, un être d'une sensibilité profonde et émouvante. Ce grand modeste, ar-

tiste dans l'âme, est Bordelais, — comme TOURNEMIRE et BONNET, — et il montre que Bordeaux enfante des êtres généreux. Son passage à la classe de GUILMANT fut celui d'un beau travailleur, doué également pour l'improvisation et l'exécution. Il sortit avec un premier prix sensationnel ; jamais je n'ai compris pourquoi il ne fit pas une grande carrière d'instrumentiste ; il avait tout ce qu'il fallait pour cela. Comme compositeur, il révéla un tempérament tout à fait original, exprimant sa pensée dans un style hardi mais nullement excentrique ; en ce qui regarde spécialement l'orgue, il écrivit tout de suite des pièces significatives comme *Reflets solaires*, par exemple.

Dernièrement, il a enrichi notre littérature de deux œuvres magistrales, trois *Poèmes euskariens* imprégnés du folklore basque et une magnifique *Symphonie*. Ces deux productions, couronnées dans les Concours des « Amis de l'Orgue », honorent grandement l'Ecole française. Ermend BONNAL est actuellement organiste de Saint-André de Bayonne et Directeur de l'Ecole de Musique de cette ville, où il fait besogne des plus artistiques. Ce vrai musicien, spécialiste de l'orgue, a attendu des années sa nomination à une tribune digne de son grand talent...

— Je citerai plus brièvement les lauréats du premier prix qui, par suite de circonstances diverses, se sont arrêtés au seuil de la carrière. Juliette TOUTAIN collectionna cinq premiers prix au Conservatoire ; c'était une jeune fille instruite, excellente pianiste, et qui conquit le prix d'orgue par le travail. Elle épousa ultérieurement le peintre GRÜN. — Louis ANDLAUER, fils d'ANDLAUER, organiste de Notre-Dames-Champs, condisciple de WIDOR et de GUILMANT chez LEMMENS, dut à son père une formation précoce, et révéla une nature de fin musicien et d'excellent virtuose. Il partagea le premier prix d'orgue avec Juliette TOUTAIN en 1901. Il devint organiste et Maître de chapelle de Saint-Eloi, et fut un peu mon suppléant à Notre-Dame. C'était un garçon délicieux. Bien qu'ayant été réformé au service militaire, il trouva le moyen de se faire incorporer en 1916 dans le service armé et fut tué à l'ennemi quelques mois après. On était en droit d'en attendre beaucoup, car il avait une personnalité des plus originales. — Joseph BOULNOIS, premier prix en 1903, promettait aussi de devenir un virtuose éminent ; dès sa sortie de classe, il s'était fait entendre dans plusieurs concerts à Paris et y avait témoigné de qualités d'interprétation remarquables. Il a écrit en outre de jolies pages de musique de chambre et des mélodies qui annonçaient un compositeur d'avenir. Il est également mort des suites de la guerre ; son souvenir nous est demeuré cher. — Emile AVINÉ, premier prix en 1904, est un exemple de ce que peut l'opiniâtreté. Moyennement doué mécaniquement et musicalement, il arriva par un labeur énorme à sortir victorieux de l'épreuve suprême. Il me suppléa également à

Notre-Dame durant quelques années. — Georges KRIÉGER, premier prix en 1909, et Roger BOUCHER, premier prix en 1910, sont aussi des martyrs de la guerre. Le premier était élève de GIGOUT ; joli tempérament musical, pourvu d'une culture très complète, exécutant précis, improvisateur raffiné, il suppléait son premier maître à Saint-Augustin. Le second, musicien de grande race, d'une sensibilité prenante, faisait concevoir les plus grandes espérances. Son concours fut étincelant. Il venait d'être nommé organiste à Saint-Thomas d'Aquin quand éclata la guerre ; il n'en revint pas...

Et nous voici arrivés à l'année de la mort de GUILMANT ; cette année, le grand favori de la classe était Emile POILLOT. Il avait eu un premier prix de piano chez DIÉMER. Son entraînement à l'orgue faisait présager un fort beau concours ; cela ne manqua pas de se produire. Pour des raisons faciles à comprendre, je n'assistai pas cette année-là au tournoi. Mes élèves et amis m'en firent un rapport très minutieux. POILLOT avait tenu ferme le drapeau de l'école, émule enthousiaste de ses devanciers. Il est présentement organiste de la Cathédrale de Dijon, son pays natal, et professeur de piano dans cette ville. Il fait là besogne des plus artistiques.

Je puis encore revendiquer comme élèves Henri NIBELLE et Ludovic PANEL, qui obtinrent le premier prix au Conservatoire après POILLOT. NIBELLE, Maître de Chapelle de Saint-François de Sales est un organiste accompli, et surtout un musicien personnel et sensible. Il a enrichi notre bibliothèque de pièces d'une facture soignée et d'une esthétique élevée. PANEL, organiste du Sacré-Cœur de Montmartre, est aussi un instrumentiste remarquable et un excellent musicien. Il est l'auteur de jolies pièces d'orgue et a publié une édition de pièces anciennes sous le titre : *L'orgue d'autrefois*. Il se fait entendre de temps à autre dans des concerts ou inaugurations d'orgues ; c'est un artiste sérieux et averti, fidèle traducteur des textes qu'il interprète, scrupuleux à ne pas trahir la pensée des maîtres.

Jusqu'en 1915, je refusai de faire travailler des élèves à destination du Conservatoire. Cette année-là, m'étant réconcilié avec GIGOUT et FAURÉ, je repris des recrues. M^{lle} GÉRARD fut la première qui sortit de la classe avec le premier prix. En 1918, ce fut Pierre AUVRAY sorti d'abord avec le diplôme de mon cours de Schola. Pierre AUVRAY est une nature d'élite, riche de dons musicaux et de la race des très grands organistes. Pourquoi faut-il qu'une santé lui interdise la carrière militante, le séjour de Paris, et l'oblige à se cantonner dans sa ville natale du Havre où il occupe le poste d'organiste de Saint-Léon ? Les rares initiés qui l'entendent là peuvent juger de la richesse de son imagination d'improvisateur, comme de la perfection de sa technique d'exécutant. J'avais dû quitter Paris en juillet 1916 pour aller faire soigner en Suisse mes yeux malades. C'est donc Marcel DUPRÉ qui

recueillit mon élève AUVRAY et se chargea de sa préparation au concours. Il le fit de main de maître, et le résultat fut des plus sensationnels ; il me rendit compte du travail et du résultat lors du voyage qu'il fit à Thonon-les-Bains pour me venir visiter et prendre mes avis sur les concerts qu'il préparait pour la rentrée d'hiver au Conservatoire.

— Mes derniers élèves pour la rue de Madrid sont : Maurice DURUFLÉ, élève aussi de TOURNEMIRE, et qui me semble le plus brillant et le plus personnel des organistes de la jeune génération. Ici nous sommes en présence d'un sujet absolument complet ; exécutant de premier ordre, improvisateur à l'imagination abondante et variée, sensible et poète à souhait, il a en plus des dons de compositeur d'une rare acuité. Il totalise au Conservatoire les premiers prix d'harmonie, d'accompagnement au piano, d'orgue, de fugue et de composition. Il est le premier lauréat du prix d'exécution et de haute improvisation et aussi celui de composition des « Amis de l'orgue ». Son flamboyant concours d'orgue de 1929 au Temple de l'Étoile est encore présent à toutes les mémoires ; de même, son *Triptyque sur le Veni Creator*, qui lui valut le prix de composition de cette Société est entré au répertoire de tous les artistes capables de le jouer, et dans la bibliothèque des autres. Un ravissant *Scherzo* et une admirable *Suite* en trois parties pour l'orgue, complètent l'œuvre actuelle de DURUFLÉ pour son instrument de prédilection. Cette musique s'impose à l'attention par une absolue liberté de langage, un mépris complet de tout procédé étalé pour lui-même, une grande profondeur de pensée, une solidité de construction, qui ne paralyse en rien l'expansion émotive ni le pittoresque du détail. Cet art reflète une vie intérieure intense s'exprimant avec une rare sensibilité par les moyens les plus adéquats. Son modernisme, parfois osé, se justifie pleinement par la nature des émotions qu'il entend traduire ; c'est infiniment rare. DURUFLÉ qui s'est déjà fait un beau renom de concertiste, est organiste de Saint-Etienne-du-Mont. Son orgue, quel affreux coucou !... Il est sérieusement question de le reconstruire ; le ciel veuille que ce projet devienne réalité le plus tôt possible.

— M^{lle} DROUINEAU — depuis, M^{me} de RAUCOURT — eut un bon premier prix en 1923 ; la vie l'a écartée de la carrière militante, et c'est dommage, car c'est une excellente musicienne. Jacques PIERSON, fils de l'organiste actuel de Saint-Louis de Versailles, obtint le premier prix en 1924 ; excellent exécutant, très remarquable nature d'improvisateur, pourvu d'un fort beau métier d'écriture, tel est Jacques PIERSON. Jusqu'à présent, sa nature à la fois modeste et timide l'écarte du tumulte de la vie militante ; il est organiste de Saint-François de Sales (1). J'aime beaucoup PIERSON et souhaiterais le voir occuper la

(1) J. Pierson est actuellement organiste de Saint-Pierre de Chaillot.

place à laquelle sa valeur lui donne droit. 1925 vit concourir mon élève SOUBERBIELLE, qui obtint brillamment le premier prix. Pourvu d'une grande culture générale, et digne de ses aînés comme organiste complet, on peut espérer de lui une belle carrière. Il est Maître de Chapelle de Saint-Ambroise. Maurice BÉCHÉ et André FLEURY, premiers prix en 1926, ferment la liste de mes élèves au Conservatoire. Leur premier maître fut mon ami Henri LETOCART qui leur donna d'excellents principes. Leur concours fut remarquable. Mais alors que BÉCHÉ (1) excellent pianiste, lecteur merveilleux, demande à la musique de chambre, à l'accompagnement, et aux soli de piano le plus clair de ses moyens d'existence, FLEURY au contraire s'est classé comme l'un des plus grands virtuoses de ce temps. Sa technique instrumentale est formidable; il se joue sans le moindre effort apparent des pires difficultés, et interprète le grand répertoire en artiste consommé. Sa réputation est déjà considérable ici et ailleurs. C'est aussi un improvisateur et un compositeur à l'imagination fertile et personnelle; il a déjà apporté une belle contribution à la littérature contemporaine d'orgue sous forme de pièces de facture soignée, d'écriture élégante et souple, semées d'inventions de haut goût. Il a succédé à Jean HURÉ, à Saint-Augustin, comme organiste. J'allais oublier Gaston SINGERY, premier prix en 1917; il fut deux ans mon élève particulier avant d'entrer à la classe de GIGOUT dont il devint le répétiteur; j'étais en Suisse lors de son concours; il y prouva, m'a-t-on dit, qu'il savait très bien « le métier » des prédécesseurs, mais qu'il n'avait guère fait preuve de sentiment musical personnel; il avait conquis son grade de haute lutte, à la façon de Juliette TOUTAIN ou d'Emile AVINÉ. Il fut quelque temps organiste à Saint-Etienne-du-Mont, puis est allé se fixer en province je ne sais où.

J'estime que ce bilan de l'école WIDOR-GUILMANT serait incomplet si je ne citais les élèves qui, à mon sens, méritèrent la suprême récompense, et se la virent refusée pour des raisons que je ne suis jamais arrivé à comprendre. Ils étaient dignes du premier prix, non seulement par leur valeur intrinsèque, mais par la réussite de leurs épreuves de concours. (Ce qui n'est pas toujours un corollaire...) — Achille RUNNER, qui fut mon condisciple chez WIDOR, a prouvé qu'il était un artiste instruit et consciencieux; il dirige avec autorité la maîtrise de la Madeleine où il a succédé à l'abbé CHÉRION. Henri MULET, organiste de Saint-Philippe-du-Roule, est une personnalité musicale des plus aigües; c'est un solide virtuose et un fort bel improvisateur; il a écrit pour orgue des pièces très significatives qui sont entrées fort justement au répertoire de tous les organistes sérieux. Édouard MIGNAN, fils du successeur d'Adolphe MARTY à Saint-Paul d'Orléans,

(1) Maurice Béché est actuellement organiste de Saint-François de Sales.

fut nommé à Saint-Thomas d'Aquin à la mort de mon pauvre petit Roger BOUCHER. Il vient d'être appelé aux fonctions d'organiste de la Madeleine, en remplacement d'Henri DALLIER mort en décembre 34. C'est un fin musicien, personnel et délicat, second Grand Prix de Rome et qui a eu des succès de compositeur aux concerts dominicaux de notre capitale. Émile BOURDON mérite une mention à part. Il avait dix ans quand son père, receveur particulier des finances à Bernay, me demanda de lui faire travailler l'harmonie par correspondance. L'enfant avait écrit d'instinct des pièces pour quatuor à cordes qui ne laissaient aucun doute sur son avenir musical. Quand son père vint se fixer à Paris, je me chargeai de son éducation pianistique et organistique.

C'était un magnifique travailleur; et dès qu'il fut prêt, je le fis admettre chez GUILMANT, d'abord comme auditeur, ensuite comme élève. Malgré un très beau concours en 1910, il se vit refuser le premier prix et n'en eut qu'un second. Il fut quelque temps mon suppléant à Notre-Dame, tomba gravement malade et dut s'expatrier en Suisse pendant quatre ans. Il s'y rétablit complètement, grâce à un effort de volonté fantastique. Mais le séjour de Paris lui fut interdit, et il obtint le poste d'organiste de la Cathédrale de Monaco. Depuis quinze ans, il y prêche la bonne parole et s'est fait une réputation artistique indiscutable dans toute la contrée. Il a écrit un recueil de *Douze pièces* et une fort belle *Symphonie* pour orgue, qui lui assurent une place de choix parmi les compositeurs modernes pour cet instrument. En avril 34, je le revis à Notre-Dame, lors du voyage qu'il fit pour donner à Saint-Germain-des-Prés un concert pour les « Amis de l'orgue ». Toujours le même, bien en forme, enthousiaste, il remit les mains sur mon colosse restauré depuis son départ. Que de souvenirs émouvants nous étreignirent à ce moment !...

Comment expliquer les échecs d'artistes tels que Georges IBOS, virtuose de grand style et fin musicien, Albert RIBOLLET, logé à la même enseigne, et surtout Achille PHILIPP, organiste complet à tous égards et qui, comme compositeur, a pris de sérieuses revanches ? Jamais ceux des jurés que j'ai pu interviewer à cet égard ne m'ont fourni de raisons plausibles. Cela restera toujours pour moi un mystère. On s'est retranché derrière la question de niveau; mauvais prétexte ! car je continue à affirmer que ceux dont je viens de parler étaient dignes de leurs émules récompensés du premier prix.

Je me borne pour l'instant à cette revue des élèves du Conservatoire qui, sous WIDOR, GUILMANT et GIGOUT, ont passé par mes mains. Est-ce à dire que je ne compte pas ailleurs de brillants et nombreux disciples ! Que non ! Mais il serait fastidieux de les dénombrer ici, et je me réserve d'en parler dans les chapitres ultérieurs de ces souvenirs. Ils ont presque tous été mêlés à ma carrière de con-

certiste, d'organiste d'église et de compositeur. Quand en 1911, d'INDY me demanda ma collaboration à la Schola en remplacement de GUILMANT, j'acceptai cette chaire pour continuer à former des élèves à nos traditions. Au cours des pages qui suivront, j'aurai à en parler. De même pour certains de mes élèves strictement personnels, français et étrangers. Mais, qu'au moment de clore cette période du Conservatoire, il me soit permis de dire toute l'émotion éprouvée à l'évocation de ce temps qui me paraît à la fois si lointain et si proche. Oui, certes ! j'ai eu des joies de professeur peu communes ; j'ai trouvé dans le commerce d'idées avec cette belle jeunesse une félicité qui m'a amplement payé de la peine prise à l'instruire. Pendant cette longue période, j'ai pu chaque jour me convaincre de la générosité, de la vaillance, de l'enthousiasme des jeunes ; seuls ils savent faire un crédit illimité à ceux en qui ils croient. Quelle responsabilité ! Mais aussi, quel réconfort ! Et, malgré les pessimistes, malgré la vie différente, je crois éperdûment que la jeunesse actuelle est foncièrement ce que fut celle d'autrefois ; d'ailleurs, elle est l'avenir... et c'est pourquoi je l'aime.
